Document généré le 24 avr. 2024 01:56

Brèves littéraires

Nulle part ailleurs
Extraits

Sabica Senez

Numéro 73, printemps 2006

URI : https://id.erudit.org/iderudit/6158ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)
1920-812X (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Senez, S. (2006). Nulle part ailleurs : extraits. *Brèves littéraires*, (73), 21–22.

Tous droits réservés © Société littéraire de Laval, 2006

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

SABICA SENEZ

Nulle part ailleurs *

Deuxième mention
Prix Jacqueline-Déry-Mochon

11 novembre 1985

Mon amour,

Peut-être seras-tu surprise de voir que j'ai de nouveau plié bagages. Aussitôt que la pluie a cessé, j'ai empaqueté toutes mes affaires et j'ai enfourché ma moto, ma seule bouée de sauvetage depuis toutes ces années.

Cette lettre est un peu difficile à écrire... Et je sais que je ne t'ai jamais écrit de cette façon. Mais c'est qu'après ces dernières semaines à repenser à ma vie, à mes voyages, à toi, à tout ce que j'avais perdu en cours de route et à tout ce qui me manque encore, je me suis dit qu'il fallait que tout cela s'arrête.

Peut-être que tu seras contente, ou seulement soulagée, si je te dis que tout ça c'est fini. J'ai refait mes bagages pour la dernière fois. Ma moto prend de l'âge aussi vite que moi, elle est presque au bout de ce qu'elle peut donner. Bientôt je devrai la laisser se reposer et j'espère seulement qu'elle tiendra le coup jusqu'à ce que nous arrivions à destination. [...]

---

* L'instant même, Québec, 2004, p. 107-108.

Nos lettres ne suffisent pas. À cela il faudrait ajouter nos corps qui se côtoient, le souffle de nos paroles, nos sourires en direct, ma main sur ta joue, notre retenue, un léger baiser – presque imperceptible – sur ton front inquiet.

Quand je t'écris, c'est mon sang et ma chair qui se font encre. Et quand les kilomètres, la paresse, la honte, l'oubli et la peur me séparent de toi, c'est mon corps qui s'ennuie.

Tes lettres sont cette parcelle de terre où nous nous donnons rendez-vous et où nos regards peuvent se croiser, nos mains se joindre, nos joies se mêler et nos douleurs s'évanouir. C'est quelque chose comme la vie et qu'on souhaiterait sans fin.

Dans tes lettres il y a le quotidien. L'eau de ton bain, le sable dans tes chaussures, la neige dans tes cheveux, la laine qui te tient au chaud et la mie dans ta bouche. Tes lettres sont une part de l'immensité, un secret ravalé, la douleur oubliée, tes idées de grandeur, tes chimères, tes regrets, les détails insignifiants, tes cris et tes dérapages.

Sans elles, que me reste-t-il pour te comprendre, pour te reconnaître et pour t'aimer ? Sans elles, où nous rencontrerons-nous ?

Tes lettres sont cet air qui me traverse, un battement de mon cœur, une cigale dans mon oreille, la dent qui pousse et celle que, plus tard, tu m'arraches. [...]

Quand il n'y a plus que les lettres pour me relier à toi, c'est l'appel du grand large qui se fait entendre et désirer. Ou serait-ce le début de la fin du monde ? [...]